

LE MONDE

Peter Eötvös, compositeur : "J'ai essayé de dépeindre le "théâtre du monde""

Publié le 25 novembre 2004 - Propos recueillis par Marie-Aude Roux

Peter Eötvös, comment expliquez-vous l'importance de l'opéra dans votre création ?

Je pense que depuis cinquante ans, l'opéra a conquis une place prépondérante au sein de notre culture, grâce en partie à la mise en scène, qui a fait de l'œil un médiateur de l'élément sonore et a donné au visuel le pouvoir de rendre l'auditif plus facilement accessible. Les maisons d'opéras se sont alors rendu compte qu'il y avait un public et ont passé plus de commandes.

En ce qui me concerne, j'ai commencé très jeune, encore étudiant à Budapest, à faire de l'improvisation pour des musiques de film ou de théâtre. Entre 17 et 27 ans, j'ai écrit dans cet esprit une centaine de "compositions". Cela m'a donné une grande réactivité par rapport aux images et aux textes. De fait, l'opéra a toujours été ma forme préférée.

Vous avez aussi séjourné et joué par intermittence dans l'ensemble de Karlheinz Stockhausen à Cologne entre 1971 et 1979, alliant ainsi production scénique et musique électronique.

Oui. Mais j'ai ensuite dû mettre entre parenthèses cette activité pour diriger, pendant treize ans, de 1979 à 1991, l'Ensemble intercontemporain. Mais trop de choses bouillonnaient en moi, et la commande de Kent Nagano et Jean-Pierre Brossmann pour *Trois sœurs* à l'Opéra de Lyon en 1998 m'a délivré. Je suis parti pour Lyon et y suis resté plusieurs mois pour étudier tous les rouages de l'opéra.

Et puis, il y a eu la commande du Festival d'Aix-en-Provence en 2002, *Le Balcon*, d'après Genet, dont j'estime qu'il n'a pas rencontré la mise en scène - signée Stanislas Nordey - en rapport avec le climat de la partition. Quant à *Angels in America*, il se situe dans la continuité de ma collaboration avec Jean-Pierre Brossmann, devenu entre-temps directeur du Châtelet.

Avec *Angels in America*, vous abordez un des thèmes majeurs de notre époque, le sida. Comment avez-vous traité l'aspect polémique de la pièce de Kushner ?

Angels in America a été l'un des plus grands succès théâtraux de ces quinze dernières années aux Etats-Unis. La pièce a été jouée et filmée dans le monde entier. Ecrivain engagé, Tony Kushner y décrit la névrose de l'Amérique des années Reagan sous l'influence de l'apparition du sida. Pour autant, je ne me considère pas comme un compositeur politique. Je m'intéresse aux sociétés, à la façon dont elles évoluent sous l'influence de la "grande politique". Je viens de Hongrie, j'ai pu voir comment des idéaux nés sous le joug d'un régime socialiste pouvaient disparaître dès lors qu'ils étaient en charge de leur propre liberté.

Dans le cas d'*Angels in America*, j'ai volontairement gommé le côté politique de la pièce, car c'est un aspect qui sera obsolète dans cinquante ans, alors que l'élément humain, l'absurde et le poétique sont éternels.

En dehors du contenu humain et de la confrontation à la maladie et à la mort, qu'avez-vous privilégié dans votre opéra ?

Dans *Angels in America*, j'ai essayé de dépeindre le "théâtre du monde". Le côté dramaturgique de la pièce est évidemment un moteur essentiel, mais ce qui m'importe encore davantage est la création d'un théâtre parlé, de trouver une adéquation unique entre le matériau sonore et vocal de la langue et le sens propre des mots et du texte. Je cherche une prosodie spécifique.

Le langage est pour moi le premier élément musical : il n'agit jamais aussi bien sur mon imaginaire que quand je suis avec lui dans une relation d'étrangeté, comme s'il s'agissait d'un métalangage. Je me sens mieux avec cette distance. Peut-être est-ce pour cela que je n'ai pas encore écrit dans la langue hongroise, trop proche de moi.

Beaucoup de choses ont évolué dans notre rapport au sida depuis la pièce de Kushner. Ne craignez-vous pas qu'il y ait un aspect un peu daté ?

Kushner a parlé en effet du raz-de-marée dévastateur qu'a été la découverte du sida dans la vie des gens de San Francisco, Los Angeles ou New York. Ce qui a évolué n'est pas tant notre rapport à la maladie que ce qu'elle a apporté à notre société. Le sida a agi comme un révélateur qui fait qu'en poussant un peu les choses on peut dire qu'il y a aujourd'hui un "ménage à trois": les hommes, les femmes et les homosexuels. Et cette révélation n'a pu se faire que parce qu'il y a la mort au bout.

Pour moi, *Angels in America* n'est pas une pièce sur le sida, mais sur un temps de crise, où la maladie se révèle plus dangereuse que la guerre en ce qu'elle pose la question cruciale de la responsabilité individuelle. Il y a, d'un côté, ceux qui font face, c'est le cas du personnage central, Prior Walter, malade en phase terminale, qui se donne pour objectif de survivre, voire de sauver les autres quitte à devenir un ange, et ceux qui abandonnent. Nous avons quitté l'ère du collectif pour passer à celle des individus.

Il y a quand même les anges...

Ce sont des doubles, des hallucinations, des fantômes, comme celui d'Ethel Rosenberg, incarnation du sida qui revient "hanter" l'avocat responsable de sa condamnation à mort. C'est aussi notre rapport au spirituel qui s'exprime ainsi. Je ne suis pas croyant mais je suis sensible à la philosophie zen. Je pense qu'on a un destin. On peut choisir ou pas de reconnaître le moment où il se présente à nous. Dans ma vie, je m'applique à dégager les éléments positifs. En tant que créateur, je suis persuadé qu'on survit à sa vie.